



COUP
de
CŒUR

AMY JARECKI

L'intrigante lady Evelyn

LES SEIGNEURS

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Amy Jarecki

Auteure de romances historiques, elle a été danseuse de ballet, directrice d'usine et comptable avant d'entamer sa carrière d'écrivain. Elle a gagné de nombreux prix, y compris le prestigieux *Romantic Times* dans la catégorie « choix des lecteurs » pour *Le duc des Highlands*.

L'intrigante lady Evelyn

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LES SEIGNEURS

- 1 – Le duc des Highlands
N° 12431
- 2 – Le commandant des Highlands
N° 12577
- 3 – Le gardien de mon cœur
N° 12663
- 4 – Le guerrier des hautes terres
N° 12798
- 5 – S'aimer en dépit de tout
N° 13003

AMY
JARECKI

LES SEIGNEURS - 6

L'intrigante
lady Evelyn

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

THE HIGHLAND EARL

Éditeur original

Forever, an imprint of Grand Central Publishing,
Hachette Book Group

© Amy Jarecki, 2019

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2020

Aux meilleurs parents du monde

Ils m'ont offert toutes les possibilités à leur portée ; ils m'ont encouragée à sortir de la norme et à repousser mes limites. Maman aurait aimé que je devienne hautboïste ; Papa, une golfeuse professionnelle. Ni l'un ni l'autre ne voulait que je devienne romancière, mais ils m'aiment quand même. Mes deux parents ont eu des vies passionnantes. En 2016, le Withman College, où ma mère a fait ses études, lui a décerné un prix récompensant l'ensemble de sa carrière. Mon père était photographe aérien durant la guerre de Corée, avant de devenir directeur d'école primaire. En 2004, les médecins lui ont diagnostiqué la maladie d'Alzheimer. Grâce à sa volonté de fer, elle évolue très lentement. Au cours des deux dernières années, ma mère est tombée deux fois. Elle s'est cassé le col du fémur, puis s'est fracturé le bassin. Elle souffre désormais de démence sénile.

Voir ses parents décliner est douloureux. L'essentiel est de se souvenir de leurs accomplissements, de leur force de caractère, de leur soutien et de leur amour. Je n'oublierai jamais Papa chantant avec moi à tue-tête dans la voiture, ni Maman m'emmenant au théâtre où elle mettait en scène Les Pirates de Penzance (je connaissais chaque réplique par cœur). Merci, Maman et Papa, vous êtes à jamais des joyaux dans mon cœur.

1

Palais de Kensington, Londres, 1^{er} avril 1713

Evelyn hésita avant d'accepter le verre de limonade au miel que lui tendait le Français. Un bal au palais n'était pas le lieu indiqué pour afficher sa désapprobation, aussi leva-t-elle son verre dans un toast peu enthousiaste.

— Je me demande combien de gens ont souffert pour nous apporter cette dernière lubie de la reine.

M. Claude Dubois but une gorgée du bout des lèvres, puis arqua un sourcil broussailleux.

— Vous devenez imprudente, milady.

— Je m'impatiente.

— Ah, le poison de la jeunesse ! soupira-t-il.

Il observa un instant la salle de bal, puis demanda :

— Des nouvelles de Nottingham ?

C'était sa manière de l'interroger sur les transactions frauduleuses de son corrompu de père.

Evelyn goûta la boisson dont l'acidité lui piqua le palais.

— Aucune pour le moment, répondit-elle. Cela dit, j'attends un colis dans une quinzaine de jours.

Elle lui confirmait ainsi l'arrivée d'une cargaison à bord de l'un des nombreux vaisseaux du duc de Kingston-upon-Hull.

— Contient-il des articles vous intéressant particulièrement ?

Au cours de l'année qui venait de s'écouler, l'émissaire français avait mobilisé les soutiens à la cause jacobite, celle-ci incluant le cheval de bataille d'Evelyn : mettre un terme aux abus de l'aristocratie. Elle était aux premières loges pour assister aux effets dévastateurs des déprédations de son père.

Elle lança un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne l'entendrait, avant de répondre :

— De la soie.

— Mmm..., fit Dubois.

Il attrapa au vol une pâtisserie sur le plateau d'un laquais qui passait par là, et l'engloutit.

— Au moins, ce n'est pas de la laine, dit-il. Vous faites du beau travail, milady. Si ces deux navires chargés de laine étaient entrés en douce en Angleterre sans payer leurs taxes d'importation, les petits fermiers écossais auraient eu faim toute l'année.

Revigorée par la sensation d'être utile, elle suivit son regard et aperçut son père, « Hull » comme l'appelaient ses pairs. Il était plongé dans une conversation avec un élégant courtisan, particulièrement séduisant. Peut-être même était-ce l'homme le plus saisissant qu'elle eût jamais vu. Mesurant une tête de plus que son père, il portait une perruque blonde à la dernière mode et un costume en soie bleue superbement taillé. À en juger à sa carrure, il aurait pu défier en duel n'importe quel homme dans cette salle et gagner le combat haut la main. Son port digne et sa mise impeccable indiquaient qu'il s'agissait d'un pair du royaume.

— Intéressant ! dit-elle sans se donner la peine de cacher son admiration. Finalement, ce bal ne sera peut-être pas aussi ennuyeux que prévu...

M. Dubois tourna le dos aux deux hommes qui conversaient.

— Vous ignorez qui est celui qui s'entretient avec votre père ?

Elle lécha ses lèvres où s'attardait le goût acidulé.

— En effet, je ne l'ai jamais vu.

— C'est normal, il était absent lorsque vous êtes arrivée à Londres. Maintenant qu'il est de retour, vous croiserez sûrement le chemin du secrétaire d'État pour l'Écosse de temps à autre.

Elle manqua s'étrangler avec sa gorgée de citronnade.

— C'est le comte de Mar ?

John Erskine faisait souvent parler de lui dans les journaux, et rarement de façon flatteuse. Le Highlander siégeait dans le cabinet de la reine Anne. Autant dire qu'il incarnait tout ce qu'Evelyn honnissait.

— Les Écossais l'ont surnommé « John la Girouette », déclara Dubois. Je m'étonne de le voir de retour à la cour si tôt. La mort de son épouse a pris tout le monde de court.

— Il est veuf ?

Malgré elle, elle lança un autre regard vers Mar. De fait, elle devait se retenir de le reluquer ouvertement. Elle n'avait encore jamais vu un homme d'une telle beauté virile. Ses traits juvéniles dégageaient une impression de sophistication et de sagesse. Elle ne parvenait pas à mettre le doigt sur ce qui le rendait aussi attirant.

— Pauvre homme, dit-elle.

— Pauvres garçons.

— Il a des enfants ?

— Deux jeunes fils.

— Ce doit être terrible pour eux d'avoir perdu leur mère.

Pour l'étudier plus discrètement, elle but une gorgée de citronnade et le regarda à travers son verre.

— J'imaginai le comte de Mar comme un petit homme sec d'un âge avancé, observa-t-elle. N'est-il pas superbe ?

L'image qu'elle s'était forgée de Mar correspondait davantage au physique de Dubois, l'embonpoint en moins.

— Je ne doute pas qu'il sera bientôt le parti le plus en vue de Grande-Bretagne, répondit celui-ci. Dommage que personne ne sache vraiment dans quel camp le porte sa loyauté.

Evelyn s'arracha à sa contemplation pour se tourner vers l'émissaire français.

— J'admira simplement l'excellente facture de son costume, dit-elle, piquée. Un homme aux convictions politiques aussi inconstantes ne saurait m'intéresser.

— Je n'en doute pas un instant, milady. Néanmoins, vous trouverez difficilement un homme jouissant d'une plus grande influence sur la Couronne.

Dubois lui sourit d'un air malicieux et ajouta :

— Imaginez toutes les informations utiles que vous glaneriez sous son toit...

S'ils ne s'étaient trouvés dans une salle de bal remplie de courtisans dans leurs plus beaux atours, elle lui aurait donné un coup avec son éventail.

— Le toit de mon père ne vous suffit plus ?

— Si je puis me permettre, quel âge avez-vous, milady ? Vous serez bien obligée de vous marier tôt ou tard.

Ce renard de Dubois connaissait pertinemment son âge.

— Je ne suis pas pressée, répliqua-t-elle.

Au même moment, son père l'aperçut et inclina la tête vers elle.

— Grands dieux, chuchota Dubois. Le duc vient par ici. Et Mar le suit. Permettez-moi de prendre congé, milady.

Il s'inclina tandis qu'Evelyn esquissait une révérence.

— Bonsoir, monsieur.

— Te voilà, ma chérie ! s'exclama son père en approchant.

Il arborait un grand sourire, comme s'il venait de conclure un accord juteux.

— Permets-moi de te présenter le comte de Mar.

Evelyn ravala son souffle. Sous des sourcils fournis et bien dessinés, deux yeux bleus la fixaient avec l'intensité d'un chien d'arrêt flairant sa proie. Néanmoins, elle perçut aussi de la méfiance, du tourment et une profonde blessure dans ce regard. Qu'un homme aussi grand et puissant puisse être ébranlé par quoi que ce soit la surprit. Il devait avoir profondément aimé son épouse. Cela étant, son intuition lui disait que le chagrin de Mar était plus complexe qu'il n'y paraissait.

Après un silence qui sembla durer une éternité, la commissure de ses lèvres se releva en un sourire courtis. Il s'inclina, prit sa main et la baisa. Un courant d'air dut passer par là au même moment, car Evelyn se retrouva enveloppée dans un parfum délicieux. Propre. Masculin. Avec une touche marine. Des lèvres chaudes effleurèrent le dos de sa main, déclenchant des frissons dans tout son bras. Lorsqu'il se redressa, elle se pencha légèrement en avant malgré elle pour le humer encore.

— Milady, je suis honoré de faire votre connaissance, déclara-t-il en roulant les *r* d'une voix grave.

Il avait beau être vêtu comme un Anglais, il ne pouvait cacher ses origines écossaises.

Evelyn retira sa main et s'empressa de faire claquer son éventail pour apaiser l'onde de chaleur qui s'était répandue dans tout son corps.

— Moi de même, milord. Permettez-moi de vous exprimer mes sincères condoléances.

Mar la remercia d'un hochement de tête et détourna le regard.

Son père frota sa chevalière contre le revers de sa veste, un tic qui trahissait sa nervosité.

— Mar vient de rentrer à Londres à la demande de la reine, déclara-t-il.

— J'en suis navrée, dit Evelyn.

— Les affaires de la reine n'attendent pas, répondit Mar.

L'instant suivant, son expression changea du tout au tout, devenant charmante quoique toujours indéchiffrable.

— Ah, l'orchestre a repris sa place ! Me ferez-vous l'honneur de m'accorder une danse, milady ?

Elle agita son éventail avec un regain de vigueur.

— Une danse ?

Elle ne voulait pas danser avec le comte. En tant que ministre de la reine, il représentait tout ce qu'elle méprisait. Il la mettait mal à l'aise. En outre, il devait avoir environ trente-cinq ans, soit quatorze ans de plus qu'elle.

Son père, maudit soit-il, répondit à sa place :

— Ma fille en serait enchantée.

Mar fit glisser ses doigts le long de son justaucorps finement brodé.

— Je ne voudrais pas prendre la place d'un autre...

— Je n'avais promis cette danse à personne, assura-t-elle.

Elle referma son éventail d'un claquement sec et le glissa dans la poche conçue à cet effet. Elle parviendrait peut-être à obtenir quelques informations intéressantes. M. Dubois disait qu'il fallait se rapprocher de ceux qui défendaient des vues opposées afin de mieux les connaître.

— Allons-y, dit-elle.

— Milady, répondit-il en s'inclinant.

Elle posa les doigts sur l'avant-bras de Mar et se laissa entraîner vers le centre de la salle. Bigre, ses

muscles étaient comme de l'acier sous la soie de son justaucorps ! Le silence entre eux se prolongea jusqu'à devenir gênant.

Elle l'observait du coin de l'œil. C'était un loup déguisé en agneau. Pourquoi diable avait-il accepté de signer les actes d'Union, soumettant son Écosse natale à l'Angleterre ? Ignorait-il les besoins de ses gens ? Il s'en souciait probablement comme d'une guigne. Comment pouvait-on se fourvoyer à ce point ? Après tout, son père souffrait de la même indifférence au sort du commun des mortels.

— Ce bal du 1^{er} avril vous plaît-il ? demanda Mar.

Il se plaça face à elle, dans la rangée des hommes.

— Oui, répondit-elle.

L'ironie de la situation l'aurait presque fait rire. « Plaire » n'était pas le mot. « Amuser » aurait été plus à propos.

Par malchance, l'orchestre entonna un menuet, ce qui signifiait qu'ils devraient danser en se tenant la main de bout en bout.

À son aise comme un homme qui avait passé une grande partie de la dernière décennie à la cour, il ne semblait pas remarquer sa mauvaise humeur.

— Votre père me dit que c'est votre première saison à Londres.

— En effet, même si je l'avais déjà souvent accompagné en ville.

Étant l'aînée de trois filles orphelines de mère, Evelyn avait retardé son entrée dans le monde. Toutefois, quand elle avait atteint sa majorité, son père avait décrété que le moment était venu pour elle d'être présentée à la cour. Compte tenu de sa fortune et de son rang, elle pouvait espérer faire un beau mariage. Elle n'était pas pressée, surtout maintenant qu'elle travaillait pour M. Dubois.

— Londres vous plaît ? demanda-t-il encore.

— Assez. Toutefois, si je devais choisir, la campagne me convient mieux.

— Comment cela ?

Juste Ciel, ce comte posait beaucoup de questions ! Ne pouvait-il pas simplement apprécier la danse, la musique, le décor, n'importe quoi plutôt que de lui imposer ce bavardage futile ?

— D'une part, à la campagne, une femme peut inspirer profondément sans être incommodée par toutes ces odeurs désagréables engendrées par la promiscuité.

— J'en conviens.

Ils exécutèrent un demi-tour, puis il reprit :

— J'aurais pensé qu'une jeune femme comme vous apprécierait les échoppes de mode que Londres peut offrir.

Evelyn plaqua sa paume contre la sienne. Sa main était nettement plus grande. Elle était également très chaude.

— Je trouve tout ce qu'il me faut à Nottingham. En outre, ma couturière préférée y vit.

Il lui lança un regard de biais.

— Vous avez le sens pratique. Je vous en félicite... Qu'aimez-vous faire le plus au monde ? demanda-t-il.

Espionner les gens comme vous. Elle esquissa un sourire. Quand elle n'écoutait pas aux portes – ce pour quoi elle avait un don naturel –, son passe-temps favori était le jardinage. Elle aimait retourner la terre et faire pousser de jolies fleurs.

— L'horticulture, répondit-elle.

Mar la fit tourner sur elle-même.

— Vous êtes pleine de surprises, commenta-t-il. Quelle est votre fleur favorite ?

— La rose des chiens, répondit-elle sans hésiter en regardant droit devant elle.

C'était un symbole jacobite secret. Prolifique dans les Highlands, cette fleur était loin d'être la plus belle

des roses. Néanmoins, elle était chargée de sens. Épinglée sur le revers de la veste d'un homme, elle indiquait à ceux bien informés que son détenteur soutenait la cause du prince Jacques en tant qu'héritier légitime du trône.

Si Mar connaissait sa signification, il n'en montra rien.

— Rose ou blanche ? demanda-t-il.

— Blanche, bien sûr, répondit-elle avec un sourire narquois.

Dieu merci, le menuet prit fin et, avec lui, l'interrogatoire de Mar.

Elle le salua d'une révérence tandis qu'il s'inclinait devant elle.

— Merci, milord. Votre façon de danser est aussi impeccable que votre allure.

John se réveilla le lendemain matin avec un air de menuet dans la tête et des visions de lady Evelyn Pierrepont. Elle était différente de ce qu'il avait imaginé, et son souvenir lui offrait un agréable répit. Elle lui avait paru être une jeune femme équilibrée et son père semblait pressé de la voir mariée.

Onze ans plus tôt, John avait suivi son cœur et épousé une femme dont il était profondément amoureux. En dépit de toutes les dettes que son père lui avait laissées, il avait demandé la main de Margaret car il ne pouvait imaginer de vivre avec une autre.

À présent, elle était partie... et ses deux jeunes fils se retrouvaient sans mère.

Lady Evelyn était une fort jolie femme. Ce n'était pas la beauté qu'avait été Margaret, mais elle était bien faite et majestueuse. Fille de duc, elle constituait une candidate plus qu'acceptable pour le rôle de belle-mère et de comtesse. Une épouse qui préférait la vie champêtre,

qui avait l'esprit pratique et un tempérament placide était exactement ce qu'il lui fallait. En outre, la demoiselle possédait une dot généreuse. Si tout se déroulait correctement, il pourrait se libérer des créanciers de son père et desserrer les liens que la reine Anne avait noués autour de son cou. Il n'aspirait qu'à diminuer ses obligations à la cour, afin de passer plus de temps sur son domaine écossais à Alloa. Il voulait investir dans sa mine de charbon, et améliorer le quotidien de sa famille et de son clan.

Les boucles brunes de lady Evelyn avaient brillé sous le feu des chandeliers tel de l'acajou poli, à l'opposé de la blondeur de Margaret. John n'aurait jamais supporté d'épouser une femme ressemblant à sa chère épouse défunte. Lady Evelyn était ce que Margaret n'avait pas été : anglaise, tout en courbes, avec des yeux turquoise saisissants, un visage en forme de cœur. Surtout, elle était la fille d'un riche duc.

John s'étira. Ce n'était pas une décision à prendre à la va-vite. D'un autre côté, à quoi bon attendre ? Quelle que soit sa décision, cela n'enlèverait rien à son chagrin.

S'affranchir des dettes de son père lui offrirait une tranquillité d'esprit qu'il n'avait encore jamais connue.

Le père de John était mort à trente-huit ans. Dans un an, John aurait le même âge. Il était grand temps que le domaine soit remis en état.

La porte de sa chambre s'ouvrit avec fracas. Poussant des cris de barbare, Thomas, neuf ans, poussa son petit frère et bondit à plat ventre sur le lit.

— Pa ! Pourquoi es-tu encore au lit ?

John le prit dans ses bras et frictionna la masse hirsute de ses cheveux blonds – exactement de la même teinte que ceux de Margaret.

— Parce que j'aime dormir, petit garnement.

Gloussant de rire, Thomas roula sur le côté pendant que John hissait Oliver à son tour sur le lit. Bien que petit pour ses cinq ans, ce dernier était en excellente santé et avait l'esprit plus incisif que la lame d'un poignard.

— Et toi, mon fils, comment vas-tu ?

Les taches de rousseur sur le nez d'Oliver s'étirèrent avec son sourire. Il n'était pas aussi radieux que du vivant de leur mère. Cependant, les deux garçons semblaient aller mieux de jour en jour.

— On est prêts à faire voguer nos bateaux dans Hyde Park.

— Vraiment ?

John dévisagea ses deux fils qui le fixaient, emplis d'espoir.

— Avez-vous pris votre petit déjeuner ? Avez-vous fait votre toilette ? Avez-vous appris vos leçons ?

Thomas se redressa et tapa dans un oreiller.

— Pa ! On est samedi matin.

— Justement, c'est le moment idéal pour réviser tout ce que vous avez appris durant la semaine.

John se redressa et s'adossa à la tête de lit.

— J'ai une course à faire, ce matin. Cela vous laissera le temps nécessaire pour manger, vous débarbouiller et revoir vos leçons. Nous déjeunerons ici, puis nous passerons tout l'après-midi au parc avec vos bateaux.

Oliver fit une moue boudeuse.

— Mais, Pa, je voulais y aller maintenant.

— Le travail avant le plaisir. Plus tôt tu l'apprendras, mieux tu réussiras dans la vie.

— Pardonnez-moi, milord.

MacVie, son valet, se tenait sur le seuil de la porte de service.

— Mme Kerr s'excuse. Les garçons se sont enfuis avant qu'elle ne se soit réveillée.

John glissa les bras autour des épaules de ses fils.

— Aucune importance, répondit-il. Je ne connais rien de mieux que le rire de mes enfants pour commencer la journée.

Il leur donna une petite tape sur l'épaule.

— Allez ouste ! Je serai de retour à midi.

2

Frances valsait dans la pièce tandis qu'Evelyn l'observait à travers le miroir de sa coiffeuse.

— J'ai quinze ans ! s'exclama sa jeune sœur. Papa aurait dû m'emmener au bal, moi aussi. Il n'est pas juste que tu sois la seule à t'amuser.

— Plains-toi ! lança Phoebe, allongée sur le flanc sur le lit. C'est moi la plus jeune. Je ne suis jamais invitée nulle part !

— Vous n'avez rien perdu, répondit Evelyn. Les bals de la cour sont remplis de vieux courtisans pompeux qui ne sont là que pour impressionner la reine. Aïe !

Elle grimaça tandis que sa femme de chambre passait un peigne à travers les nœuds dans sa chevelure, vestiges de sa coiffure alambiquée de la veille.

Lucinda extirpa le peigne de l'enchevêtrement et recommença à démêler ses cheveux par les extrémités.

— Je suis désolée, milady, s'excusa-t-elle. Vous auriez dû me laisser vous les brosser hier soir à votre retour.

Frances virevolta jusqu'à la coiffeuse et se regarda dans le miroir en relevant sa chevelure châtain sur son crâne.

— Je pense que je serais divine, avec une montagne de bouclettes entrelacées avec du ruban jaune.

— Tu aurais l'air d'une perruche, corrigea Phoebe.

Evelyn lança un regard par-dessus son épaule à sa plus jeune sœur. Celle-ci venait de fêter son douzième anniversaire.

— Vraiment ? Tu aurais pu me le dire hier soir, avant que je parte pour le bal et sois présentée à la reine.

Phoebe se redressa sur un coude.

— Je n'ai pas dit que toi, tu avais l'air d'une perruche. Frances a un visage plus étroit et...

Elle fut interrompue par la voix d'un valet s'élevant dans le couloir.

— Je vous demande pardon, milady. Vous avez de la visite.

Couché sur le tapis devant la cheminée, Brutus, le vieux corgi, émit un grognement de pure forme sans se donner la peine de relever la tête.

— De la visite ? s'exclama Frances.

Elle ouvrit grand la porte, sans se soucier du fait qu'Evelyn était encore en robe de chambre.

— Est-ce un homme ou une dame ?

Le valet s'éclaircit la gorge avant de répondre :

— Monsieur le duc demande la présence de lady Evelyn dans le petit salon sur-le-champ.

— Mais qui est-ce ? questionnèrent Frances et Phoebe à l'unisson.

— Le comte de Mar.

Heureusement que ses deux sœurs avaient les yeux rivés sur le messager, car Evelyn manqua tomber de son tabouret.

Le valet parti, Frances referma la porte, fit volte-face et la dévisagea d'un air accusateur.

— Tu as dit que le bal avait été terne et ennuyeux !

Évitant soigneusement leurs regards, Evelyn ouvrit nonchalamment un flacon de parfum et huma son bouchon.

— C'était le cas.

— Alors pourquoi un comte te rend-il visite à cette heure-ci du matin ? demanda Frances.

— Qu'en sais-je ?

Evelyn tapota quelques gouttes de parfum dans son cou, avant d'ajouter :

— J'ai besoin d'un moment pour respirer avant d'affronter ce Mar. Allez donc vous occuper ailleurs, toutes les deux.

Elle faillit renverser le flacon en replaçant son bouchon.

— Mais..., commença Phoebe.

— J'ai dit : dehors ! Je n'arrive plus à penser avec vous deux piaillant comme des pinsons.

Lucinda recula d'un pas, son poigne à la main.

— Que dois-je faire de vos cheveux, milady ?

— Fais-moi un chignon rapide et retiens-le avec quelques épingles. Je n'ai aucune intention de me faire belle pour mon visiteur.

— Ah non ? fit la femme de chambre en se remettant au travail. C'est un vieux croûton ?

Si Mar avait été un vieux croûton, elle n'aurait pas une douzaine de papillons s'affolant dans son ventre.

— C'est un veuf, répondit-elle en guise d'explication.

— Ne vous inquiétez pas, milady. Je vais vous rendre présentable en un rien de temps. Votre robe de jour bleue devrait faire l'affaire.

D'ordinaire, les doigts habiles de Lucinda étaient une bénédiction. Aujourd'hui, son efficacité rendait Evelyn folle. Si seulement elle avait perdu des épingles à cheveux, déchiré la dentelle de son corsage, fait un accroc dans sa jupe ou renversé la cruche d'eau sur sa robe, elle aurait eu une bonne excuse pour ne pas se présenter devant le comte.

Hélas, en un « rien de temps », elle fut prête et descendit l'escalier.

Que venait faire le comte chez eux ? Ce n'étaient pas les ravissantes jeunes filles à marier qui avaient manqué au bal. Il ne comptait tout de même pas lui faire la cour ! Ils étaient totalement, indiscutablement, foncièrement incompatibles.

Tout en se dirigeant vers le petit salon, elle envisagea toutes les possibilités. L'avait-il vue parlant à M. Dubois ? Soupçonnait-il ses liens avec les jacobites ? Était-elle allée trop loin en mentionnant la rose des chiens ? Savait-il que, quinze jours plus tôt, elle avait informé l'émissaire du prince Stuart en exil des cargaisons de son père venues d'Orient ? Des cargaisons qui feraient baisser le prix des denrées britanniques, mettant ainsi en péril les revenus des petits producteurs ?

« Comment le pourrait-il ? se dit-elle. Bien qu'étant le secrétaire d'État pour l'Écosse, il vient juste de rentrer à Londres... »

Peut-être était-il venu voir son père, et ce dernier avait inventé un prétexte absurde pour la faire venir. Lorsqu'elle atteignit le bas de l'escalier, elle s'était convaincue que le comte de Mar n'était pas aussi grand que dans son souvenir, ni aussi beau et courtois.

N'oublie pas ses positions politiques, se répéta-t-elle.

— Ah, la voici, ma ravissante fille aînée !

Son père ouvrit grand les bras avec un sourire rayonnant.

— Tu te souviens de Sa Seigneurie, ma chère, n'est-ce pas ?

Comment aurait-elle pu l'oublier ? Après leur menuet, il l'avait convaincue de le suivre à nouveau sur la piste cinq fois. Du jamais-vu ! Chaque fois qu'ils avaient dansé, il lui avait posé trop de questions, alors qu'elle ne l'avait pas interrogé sur ses intérêts.

Aussi grand et encore plus beau que la veille, le comte s'avança et se fendit d'une courbette.

— C'est un plaisir de vous revoir, milady.

Pour ajouter encore à son allure, il portait un kilt et avait lissé ses cheveux en arrière, plutôt que de coiffer une perruque. Ses chaussettes qui remontaient sous ses genoux nus étaient retenues par des rubans écarlates. Comment était-elle censée résister à un tel assaut de masculinité quand il portait ce plaid en tartan rouge et noir ?

Avant qu'elle ait pu détourner les yeux, le comte sortit un bouquet de roses blanches de derrière son dos.

— Hélas, aucun fleuriste ambulante à Londres ne vend de roses des chiens. J'espère que celles-ci vous conviendront, en attendant que je trouve vos préférées. On me dit qu'elles s'appellent des « cuisses de nymphe émue » – ce qui m'étonne, car elles n'ont pas la moindre nuance de rose.

Juste Ciel, elle allait se sentir mal ! Une douzaine de magnifiques roses blanches offertes par un Highlander au fort accent écossais.

— Cette variété existe en blanc et en rose, répondit-elle.

En vérité, elle préférait de loin ces fleurs opulentes et parfumées aux simples roses des chiens à cinq pétales – ce qu'elle se garda bien de dire.

— Elles sont magnifiques, dit-elle sincèrement en humant leur fragrance capiteuse.

— Ma chérie, n'en cultives-tu pas dans nos jardins de Thoresby Hall ? demanda son père.

— En effet.

Décidant qu'elle pouvait au moins lui concéder un point, elle ajouta :

— J'aime toutes les sortes de fleurs.

— Je vous le confirme, Mar, renchérit son père. Vous devriez voir les glycines que lady Evelyn a fait pousser en treillis. Mon maître jardinier a eu une élève très appliquée au fil des ans.

La mention de l'ancien jardinier de Thoresby Hall la fit tiquer. M. Wilson avait été un fidèle employé des Pierrepont toute sa vie. Il avait servi sous trois ducs successifs, soignant avec amour les vastes jardins. Il avait pris Evelyn sous son aile et lui avait tout appris, les différents types de terreau, les fleurs, les plantes aromatiques et la taille. Puis, lorsqu'il était tombé malade et que quelques mauvaises herbes avaient poussé dans les massifs, son père l'avait congédié sans indemnité ni aucun moyen de subvenir à ses besoins pour ses vieux jours.

Le comte avança un pied et s'inclina à nouveau, l'arrachant à ses pensées et attirant son attention sur le *sgian dubh* – le couteau écossais – glissé sous sa chaussette.

— Je suis soulagé de ne pas vous avoir déçue, dit-il.

Le père de la jeune femme indiqua le sofa d'un geste.

— J'ai demandé qu'on apporte du thé et des gâteaux. Malheureusement, je dois vous laisser. J'ai une affaire urgente à régler.

Evelyn posa une main sur sa poitrine.

— Mais...

— Je ne peux rester longtemps, mais une tasse de thé ne serait pas de refus, déclara le comte.

Il lui adressa un sourire qui aurait fait fondre du beurre sous une tempête de neige.

Se sentant piégée, elle n'eut d'autre choix que de s'asseoir sur le maudit sofa. La servante entra au même moment avec le plateau de thé. Son père avait-il perdu la raison en la laissant seule dans le petit salon avec un homme ? Même s'il faisait confiance à Mar, que le Ciel les protège si quelqu'un hors de la maison avait vent de ce petit tête-à-tête !

Elle tendit le bouquet à la servante.

— Voulez-vous bien remplacer les lys sur la cheminée par ces belles roses, s'il vous plaît ?

— Tout de suite, milady.

Mar s'assit sur le sofa à son côté.

— J'espère ne pas vous déranger, dit-il. J'avais prévu de simplement déposer le bouquet avec ma carte et un billet, puis votre père m'a invité à entrer.

— Mais pas du tout.

Que pouvait-elle répondre d'autre ? « Si, votre présence dans ma maison me perturbe et m'incommode ; j'aimerais que vous partiez tout de suite » ? Elle saisit la théière avec une telle vigueur qu'un peu de liquide tomba de son bec.

Assis le dos droit, les pieds fermement plantés dans le sol, le comte ne sembla pas le remarquer. Du coin de l'œil, elle ne pouvait s'empêcher d'observer la manière dont son kilt remontait sur sa jambe, dévoilant une cuisse très musclée couverte de petits poils fauve qui paraissaient plus doux que la soie.

— Vous êtes-vous bien amusée au bal, hier soir ? demanda-t-il.

Elle sursauta en faisant cliqueter la tasse sur sa soucoupe.

— Oui, euh... c'était une fête somptueuse.

Il se pencha en avant, ses yeux bleus fixant son visage comme si elle était la personne la plus amusante du monde.

— Somptueuse, en effet, mais ce n'est pas ce que je vous demandais.

Juste Ciel, il sentait bon la brise marine... Comment faisait-il ? Ce n'était pas humain. Elle versa la seconde tasse en parvenant, cette fois, à ne rien renverser ni bousculer. Pour l'amour de Dieu, cela faisait des années qu'elle servait le thé ! Elle devait se ressaisir.

Elle s'éclaircit la gorge et reposa la théière avec un contrôle parfait.

— C'était mon premier bal royal, expliqua-t-elle. Je n'ai rien à quoi le comparer.

Elle saisit le sucrier.

— Une cuillerée ou deux ?

— Une, merci.

Il tapota le sol du bout du pied, contractant les muscles de sa cuisse.

— Dois-je en déduire que les bals ne vous attirent pas particulièrement ? demanda-t-il.

Elle fit mine de réfléchir à la question tout en fixant son genou nu. Elle aurait aimé le toucher pour voir s'il était aussi dur qu'il paraissait.

— Je... Non, vous avez raison, je ne raffole pas de ces bals réservés à l'aristocratie.

Le thé servi, elle lui tendit sa tasse. Leurs doigts se frôlèrent.

Il lui sembla que Mar avait frémi. Ou était-ce elle ? Lorsqu'elle releva les yeux vers les siens, ils lui parurent plus sombres.

Il but une gorgée et reposa sa tasse sur le guéridon.

— Ah, c'est vrai, dit-il. Vous préférez la vie à la campagne, les fleurs et, peut-être, les bals champêtres ?

— Sans doute.

— Dans ce cas, vous seriez à votre aise dans une *cèilidh* des Highlands.

— Une... *kei-li* ? répéta-t-elle en prononçant le mot phonétiquement.

— C'est l'équivalent écossais d'un bal populaire, sauf qu'il se déroule au sein du clan et, si le temps le permet, à l'extérieur.

Il frotta sa paume sur son kilt. Elle baissa les yeux vers les petites dagues glissées sous les rubans de ses chaussettes, avant de remonter malgré elle le regard sur ses genoux.

— Le temps coopère-t-il parfois en Écosse ? demanda-t-elle.

— Cela arrive. Hélas, jamais quand nous le souhaiterions.

Elle se retint de rire en posant une main sur sa bouche. Elle ne devait surtout pas l'encourager. Elle tourna la tête vers les fenêtres inondées par la lumière du soleil.

— Dommage que vous ne soyez pas en Écosse, milord. Aujourd'hui serait un jour idéal pour une fête de Highlanders.

— Il fait très beau, en effet. Tous les arbres de Londres sont en fleurs.

— Je ne vous le fais pas dire. Hyde Park est couvert de jacinthes des bois et de jonquilles.

— Hyde Park ?

Il saisit un minuscule gâteau et l'engloutit, avant de reprendre :

— Justement, j'y emmène mes garçons faire voguer leurs voiliers cet après-midi. Vous devriez nous accompagner pour admirer les fleurs.

— Oh, je ne pourrai pas...

— Pourquoi pas ? lança Phoebe depuis le couloir. Mortifiée, Evelyn croisa le regard surpris du comte.

— Je vous prie d'excuser ma sœur, dit-elle.

Elle se leva d'un bond, marcha vers la porte et l'ouvrit d'un coup sec.

— Phoebe, il est *très* impoli d'écouter aux portes !

— Mais c'est Frances qui m'a dit de...

— Depuis quand fais-tu ce que te demande ta sœur ? Ce serait bien la première fois !

— Je... Je...

Phoebe lança un regard paniqué vers le comte.

— C'est qu'aller au parc et jouer avec des bateaux serait fabuleusement amusant.

— Alors nous sommes d'accord, déclara Mar en se levant et en les rejoignant. Mes fils et moi viendrons vous chercher en voiture vers une heure et demie.

Il s'inclina devant la jeune sœur d'Evelyn.

— Lady Phoebe, charmé de faire votre connaissance.

Le teint rouge vif, la chipie fit une révérence.

— Merci, milord.

Evelyn lui lança un regard torve, avant de se tourner vers le comte.

— Je vous en prie, milord, vous ne devez en aucun cas vous sentir obligé de nous escorter au parc aujourd'hui, ou n'importe quel autre jour.

— Pensez-vous ! répondit-il avec une légère courbette. Mes fils seront ravis d'avoir de la compagnie, et moi de même.

Evelyn s'inclina tandis que le comte de Mar prenait congé. Sa journée allait de mal en pis. Elle retourna sa colère contre sa sœur.

— Qu'est-ce qui t'a pris de nous espionner, d'une part, et de l'autre, de crier « Pourquoi pas ? » assez fort pour réveiller les morts ? Si tu veux écouter aux portes, commence par apprendre à te maîtriser.

Phoebe tripota son pendentif avec un air dégagé.

— Je m'excuse.

— Peuh ! Tu parais aussi sincère qu'un colporteur. Nous allons à présent devoir aller au parc et faire voguer des voiliers avec deux bambins que nous ne connaissons même pas.

— Pourtant, on a joué avec nos cousins à Thoresby Hall.

Evelyn se mit à marcher de long en large dans le petit salon. Elle avait espéré décourager le comte afin qu'il disparaisse au plus tôt.

— Ce ne sont pas les fils de Mar qui m'inquiètent, maugréa-t-elle.

— Ah... Tu ne crois pas que le comte veuille te faire la cour, n'est-ce pas ?

— Certainement pas. C'est toi qui lui as forcé la main pour nous faire inviter cet après-midi. Autrement, il aurait bu son thé et nous ne l'aurions plus jamais revu.

— Sauf que ce n'est pas le cas.

— Non.

— Et cette sortie sera amusante.

— Pour toi, peut-être. Et que je ne t'entende plus jamais te plaindre que tu n'es jamais invitée nulle part !

Phoebe dansa jusqu'à la cheminée et le vase posé sur son manteau. Avec des mimiques théâtrales, elle huma chacune des douze roses blanches.

— Il y a des fleurs dans le parc eeeeeet...

Evelyn se laissa tomber sur le sofa en levant les yeux au ciel.

— Et quoi ?

— Eh bien... tu l'as vu ?

— Bien sûr que j'ai vu le comte. Il n'y avait personne d'autre que lui dans le petit salon.

Phoebe – cette peste – battit des cils.

— Il est plutôt agréable à regarder, tu ne trouves pas ?

3

La berline de John était dans la famille depuis plus de vingt ans, et il avait déjà fait remplacer son vieux châssis rouillé à deux reprises. Le velours rouge des banquettes avait fané, virant au rose. Toutefois, le véhicule était fonctionnel et son cocher l'entretenait bien. Il avait toujours servi ses besoins. D'un autre côté, il n'avait jamais entrepris de faire la cour à une fille de duc.

Dans un premier temps, il avait trouvé excellente l'idée d'inviter Evelyn et sa sœur au parc. Cela lui permettrait d'observer comment elle se comportait avec ses fils et accélérerait les négociations avec son père. À présent, il se demandait s'il ne s'était pas un peu précipité. L'air à l'intérieur de la cabine était étouffant, et l'atmosphère tendue. Si Oliver avait accueilli leurs invitées sans sourciller, Thomas se tenait le dos raide et les bras croisés, le visage froissé comme une vieille prune tandis qu'il s'efforçait de ne pas toucher lady Phoebe, assise entre son frère et lui.

De l'autre côté de la demoiselle, Oliver s'était déjà fait dire deux fois de cesser de faire du bruit en claquant son aisselle sous sa main. Snobée par Thomas et dégoûtée par Oliver, la pauvre lady Phoebe se tenait immobile telle une statue, les mains sagement croisées

sur ses genoux, les lèvres pincées, se demandant vraisemblablement d'où étaient sortis ces deux petits barbares en kilt.

Assise à la gauche de John, lady Evelyn semblait captivée par le paysage défilant de l'autre côté de la fenêtre. Elle n'avait pas dit un mot depuis leur départ. Pour une jeune femme en âge de se marier, elle était particulièrement réservée. Cela dit, John ne recherchait pas un boute-en-train. Une dame silencieuse qui aimait passer son temps dans le jardin lui convenait très bien.

— Maman aimait venir au parc, déclara Thomas sur un ton morose.

Le cœur de John se serra. Margaret était morte depuis trois mois. Au bout de deux, il avait décidé que les enfants et lui ne porteraient plus d'habits de deuil, même si seul le temps parviendrait à apaiser leur douleur. Bien qu'il n'aspirât qu'à s'enfermer dans sa bibliothèque avec une bouteille de whisky, les rideaux tirés, il devait donner l'exemple pour ses fils et masquer son chagrin.

— En effet, dit-il.

Il préféra changer de sujet avant que Thomas ne sombre davantage dans la mélancolie.

— Lady Phoebe, depuis combien de temps êtes-vous à Londres ?

— À peine quinze jours, milord.

— Trouvez-vous votre séjour intéressant ?

— Sans doute.

— Vous ne semblez guère convaincue.

La jeune fille lança un regard noir à sa grande sœur.

— Sincèrement, depuis notre arrivée, il n'est question que des essayages et des sorties d'Evelyn. Je n'ai pas fait grand-chose, à part lire.

Lady Evelyn s'arracha enfin à sa fenêtre pour se tourner vers sa sœur.

— Tu exagères, Phoebe. Toi aussi, tu as eu des essayages.

— Rien à voir avec les tiens.

De toute évidence, tout le monde avait besoin d'un changement d'air. John écarta le rideau et aperçut avec soulagement les immenses chênes de Hyde Park. Quelques instants plus tard, la berline s'arrêta.

— Je suis certain que, lorsque votre tour viendra, vous serez tout aussi occupée, lady Phoebe, dit-il.

Sans attendre que le cocher ouvre la portière, il tourna la poignée.

— Êtes-vous prêts à vous dégourdir les jambes ?

— Oui ! s'écria Oliver tandis que Thomas jaillissait déjà de la voiture.

John suivit son fils aîné et le rattrapa par l'épaule.

— Je sais que tu es pressé, mais j'attends de toi que tu aides lady Phoebe.

— Le faut-il vraiment ? bougonna-t-il.

Son fils avait grand besoin d'apprendre à ajuster ses priorités. John se pencha et lui glissa à l'oreille :

— Si tu ne t'exécutes pas sur-le-champ et n'effaces pas cette mine renfrognée de ton visage, je te jette dans la voiture et demande au cocher de te ramener à la maison.

Résigné, Thomas aida Phoebe à descendre du marche-pied.

— Nous n'avons que trois bateaux, annonça-t-il.

— Je veux le corsaire ! cria Oliver en bondissant à terre.

Il courut vers l'arrière de la berline, dont le cocher venait d'ouvrir le coffre.

— La galanterie exige que vous laissiez à lady Phoebe le premier choix, expliqua John en montrant le coffre. Nous avons là le *Francis Drake*, un navire corsaire, le *Tortuga*, un vaisseau pirate, et le *Thistle*, qui patrouille sur les hautes mers.

Au cours de leurs longues journées de deuil, ses fils et lui avaient fabriqué les trois schooners en se basant sur le même modèle à deux mâts.

Alors que Phoebe examinait les bateaux, Oliver s'approcha.

— Tu devrais choisir le *Thistle*, parce que c'est pour les filles.

— Tu aimerais prendre le *Francis Drake* ? lui demanda-t-elle.

— Oui, c'est mon préféré.

— Moi, je suis d'humeur à être pirate, déclara Thomas en prenant le *Tortuga*.

Evelyn regarda par-dessus l'épaule de sa sœur.

— Le *Thistle* est très joli. Je suis sûre que Phoebe sera contente.

— L'affaire est donc conclue, trancha John.

Alors qu'il les conduisait vers la Serpentine, le lac du parc, Phoebe demanda :

— Quelles sont les règles ?

Thomas, qui courait devant eux, son frère sur ses talons, répondit :

— Tu fais avancer ton voilier avec un bâton et tu essaies de dépasser les autres.

— Ne vous approchez pas trop de l'eau, recommanda John. On ne pousse pas le capitaine de la flotte ennemie...

— C'est nous les capitaines, expliqua Oliver en se désignant du pouce.

— Vous devez arrêter votre vaisseau avant d'atteindre ce taillis, poursuivit John en montrant l'autre extrémité du lac. Quel repère utiliserons-nous comme ligne d'arrivée ?

Evelyn tendit l'index vers un point devant eux.

— Ce poteau blanc ne sert-il pas à l'amarrage ?

— En effet.

L'air frais semblait avoir dissipé l'humeur maussade qui avait régné dans la voiture.

— Voguez jusqu'au piquet blanc, indiqua-t-il aux enfants. Veillez à ne pas pousser vos navires trop loin de la berge, ou ils seront perdus en mer.

— Pas le mien, assura Oliver qui ne semblait pas douter de maîtriser l'art de la navigation.

— Je vais me placer sur la ligne d'arrivée, annonça lady Evelyn.

John s'assura que le cocher restait avec les enfants et lança :

— Je viens avec vous.

En voyant ses épaules se raidir, il sentit que cette proposition ne la ravissait pas.

Pourquoi le repousserait-elle ? Était-ce en raison de leur différence d'âge ? Cela n'aurait pas dû avoir d'importance. Il n'était pas rare qu'une femme épouse un homme de seize ans son aîné. Peut-être le comportement des garçons l'avait-il effrayée, et le rôle de belle-mère ne lui convenait-il pas. À moins que ce ne soit l'idée d'épouser un homme devenu veuf depuis peu. Ou encore, peut-être avait-elle des vues sur un autre.

Avant d'aller plus loin, il devait en avoir le cœur net.

Lorsqu'il la rejoignit, elle releva la tête vers lui. Le soleil faisait ressortir le turquoise de ses yeux.

— Je crois que lord Thomas aurait préféré passer l'après-midi seul avec vous et lord Oliver, dit-elle.

John prit le temps d'étudier plus attentivement son visage, profitant que le bord de son chapeau soit relevé. Elle ne ressemblait en rien à Margaret. Ses traits étaient sensuels, avec des sourcils bien dessinés, de hautes pommettes et des lèvres pleines qui brillaient au soleil. De longs cils noirs encadraient ces yeux extraordinaires, rendant leur teinte plus vive encore. Les yeux de Margaret n'avaient pas un tel éclat.

— Tom n'en est sans doute pas conscient, mais nous avons passé beaucoup trop de temps seuls tous les trois, répondit-il.

— Je sais à quel point il est difficile de perdre une mère. Comme vous le savez sans doute, j'ai perdu la mienne lorsque j'avais à peu près le même âge que Thomas.

— Je savais qu'elle était décédée, mais j'ignorais quand.

— Maman n'a pas survécu à la naissance de Phoebe. J'en ai voulu à ma petite sœur jusqu'à ce qu'elle atteigne deux ans.

John comprenait ce ressentiment, sauf que le sien était dirigé contre lui-même.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? demanda-t-il.

— Une affection pulmonaire. Quand j'ai compris que ma petite sœur risquait de mourir, je n'ai plus pensé qu'à la sauver. Je me suis convaincue que mon animosité avait provoqué sa maladie. Personne n'est parvenu à m'arracher de son chevet jusqu'à ce qu'elle soit pleinement rétablie.

— Je vous félicite pour votre ténacité.

— Le deuil est une émotion complexe. Peut-être lord Thomas a-t-il besoin de plus de temps.

Un muscle tressauta sous la mâchoire de John. Il n'appréciait pas que lady Evelyn donnât son avis sur ce qu'il convenait le mieux pour son fils, alors qu'elle n'en savait rien. D'un autre côté, c'était précisément ce pour quoi il avait besoin d'une épouse : pour devenir une seconde mère. Plutôt que d'en discuter, il préféra orienter la conversation sur la demoiselle elle-même.

— Dites-moi, milady, appréhendez-vous la perspective du mariage ?